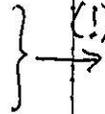


## ERRATA du Volume 28 (2001)

Les erreurs suivantes, dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs, se sont glissées dans le volume 28 de *Philosophiques*.

### Étude critique de F. Renaud (n° 1, pp 205-218)

- p. 205, par. 1: le passage commençant par « Quelques titres récents » et se terminant par « (Berkeley, 2001). » aurait dû former le deuxième paragraphe de la note 1.
- p. 205, note 2 : lire Merlio au lieu de Merlo
- p. 214, ligne 18 : lire (das Wesenhafte) au lieu de (das Wesenhafte).



## Étude critique

Jean Grondin, *Hans-Georg Gadamer. Eine Biographie*, Mohr Siebeck/Tübingen, 1999, 437 p.

FRANÇOIS RENAUD  
Université de Moncton

### 1. Présentation générale

Cette imposante biographie intellectuelle nous présente Hans-Georg Gadamer, maintenant centenaire, comme un témoin privilégié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Quelques titres récents sur Gadamer : J. Grondin, *Introduction à Hans-Georg Gadamer* (Paris, 1999) ; en traduction allemande : *Einführung zu Gadamer* (Tübingen 2000) ; U. Tietz, *Hans-Georg Gadamer zur Einführung* (Hamburg, 1999) ; K. Hammermeister, *Hans-Georg Gadamer* (München, 1999) ; G. Figal (dir.), *Begegnungen mit Hans-Georg Gadamer* (Stuttgart, 2000) ; G. Figal/J. Grondin/D. Schmidt (dir.), *Hermeneutische Wege. Hans Georg Gadamer zum Hundertsten* (Tübingen, 2000) ; P. Plieger, *Sprache im Gespräch. Studien zum hermeneutischen Sprachverständnis bei Hans-Georg Gadamer* (WUV, 2000) ; numéros spéciaux de *Revue internationale de philosophie* 67 (2000), *Continental Philosophy Review* [auparavant : *Man and World*] 33 (2000) et *Revista portuguesa de filosofia* 56 (2000). Parmi les livres à paraître, déjà annoncés : R. Dostal (dir.), *The Cambridge Companion to Gadamer* (Cambridge, 2001) ; B. Krajewski (dir.), *Gadamer at 100* (Berkeley, 2001). S'il est vrai, selon la thèse centrale de *Vérité et méthode* (1960), que l'histoire ne nous appartient pas, mais que c'est nous qui lui appartenons<sup>2</sup>, la question se pose de savoir « dans quelle mesure la philosophie de Gadamer appartient elle-même à l'histoire de son siècle » (p. 6). Telle semble

1. L'ensemble de son oeuvre est dorénavant disponible dans les *Gesammelte Werke* (=GW) 10 vol., Tübingen 1985-1995). La maison d'édition Mohr Siebeck a marqué le centenaire par une édition de poche (*Studienausgabe*) à prix modique (168 DM). Chez Mohr a également paru le « onzième » volume, en réalité considéré autonome : *Hermeneutische Entwürfe. Vorträge und Aufsätze* (Tübingen, 2000) : 22 textes déjà parus, mais absents des *Gesammelte Werke*, dont 18 parus dans les années 1990 et un inédit : « Danken und Gedenken » ; tous cependant furent revus pour cette édition. Signalons également *Der Anfang des Wissens* (Stuttgart, 2000), qui contient des textes déjà parus, pour la plupart dans les *Gesammelte Werke* tomes 5-7 (Tübingen, 1985-91) ; tous furent également retouchés pour cette édition. Pour l'oeuvre de Gadamer dans son ensemble, voir la bibliographie exhaustive de E. Makita, *Gadamer-Bibliographie (1922-1994)* (Frankfurt, 1995) et le complément partiel par R. E. Palmer dans L. E. Hahn (dir.), *The Philosophy of Hans-Georg Gadamer* [The Library of Living Philosophers, vol. XXIV] (Chicago/La Salle, 1997), 558-602.

2. GW 1, p. 281 ; *Vérité et méthode*, trad. P. Fruchon, J. Grondin et G. Merlo (Paris, 1996), p. 298.

être la question générale de l'ouvrage. À cette question vient s'en ajouter une autre, plus spécifique. Le biographe s'intéresse en effet tout particulièrement à la période nazie. Cette démarche rappelle celle de V. Farías et de H. Ott, qui se concentre avant tout sur l'activité politique de Martin Heidegger<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs à l'époque du débat entourant la parution de leurs livres, en 1988, que Jean Grondin eut l'idée d'écrire cette biographie, la première biographie d'ensemble de Gadamer (IX). Celui-ci se demande donc d'une part comment Gadamer a réagi aux circonstances politiques et aux agissements de Heidegger, et d'autre part si cette réaction peut être « liée à sa propre philosophie ou à son "caractère" » (p. 6-7). Cette deuxième question semble expliquer la composition de l'ouvrage : les trois quarts du livre (près de 300 des 372 pages) sont consacrés à la première moitié du siècle et de la vie de Gadamer (1900-1947) ; la seconde moitié, celle de la conception et de la réception de *Vérité et méthode*, fait l'objet d'un traitement sommaire. Nous reviendrons sur cet aspect dans la suite.

D'abord un mot sur les sources. Grondin dispose de nombreux documents autobiographiques, dont l'autobiographie de 1977, des textes d'auto-présentation, des entrevues publiées, et surtout des entretiens personnels avec Gadamer<sup>4</sup>. Grondin puise en outre à diverses archives publiques et a recours à plusieurs témoignages de contemporains et à leur correspondance, pour la plus grande part inédite. L'emploi abondant et judicieux de la correspondance inédite entre Gadamer et Heidegger constitue un des plus grands intérêts de cette biographie<sup>5</sup>. Les deux riches appendices (une chronique détaillée et une liste complète des cours donnés par Gadamer en Allemagne, p. 373-399) ainsi que la bibliographie (p. 401-423) témoignent de l'étendue des recherches sur lesquelles repose cet ouvrage de longue haleine. Par ailleurs, à l'instar de l'autobiographie, cette biographie choisit d'exclure largement la sphère intime. Elle accorde néanmoins un chapitre complet à l'enfance et surtout au père de Gadamer, Johannes Gadamer (1867-1928). Signalons enfin que le style, allègre et souvent captivant, est à caractère largement narratif et chronologique, mais laisse également place à des expositions thématiques.

Je dégagerai dans un premier temps certains des principaux éléments du livre afin de donner une idée de son intérêt et de sa richesse. Je signalerai ensuite quelques difficultés, notamment concernant les deux questions qui orientent cette biographie.

3. Cf. V. Farías, *Heidegger et le nazisme. Morale et politique* (Paris 1987) ; version allemande : *Heidegger und der Nationalsozialismus* [avec une préface de J. Habermas] (Francfort, 1989) ; H. Ott, *Martin Heidegger. Bausteine zu einer Biographie* (Francfort, 1988).

4. Cf. *Philosophische Lehrjahre* (Francfort, 1977) ; GW 2 [1975], 479-508.

5. On vient de publier, en Italie, six lettres de Gadamer à Heidegger de la période de Marbourg : H.-G. Gadamer, « *Caro professore Heidegger* ». *Lettere da Marburg (1922-1929)*, traduction, notes et introduction par D. Di Cesare (Gênes, 2000). La longue introduction porte sur la formation philosophique de Gadamer, de 1918 à 1937.

La crise de la conscience européenne à l'issue de la Première Guerre mondiale coïncide chez Gadamer avec l'âge où « se forme quelque chose comme le caractère » (p. 65). Grondin propose l'hypothèse que l'expérience de la fin tragique de la guerre renferme déjà une racine secrète de la pensée philosophique future de Gadamer : d'une part un scepticisme (vécu) vis-à-vis de la science et d'autre part la reconnaissance des limites du contrôle de la subjectivité (p. 65). Cette conscience des limites du savoir scientifique, et peut-être de tout savoir, précise Grondin, tire ses origines de l'héritage socratique, avec lequel renouera Gadamer (p.107). Cependant, l'atmosphère de l'époque n'en est pas une seulement de critique-mais aussi de libération. Les groupes de discussion et de lecture se multiplient. Le jeune Gadamer découvre alors la poésie, dont celle de Stefan George (1868-1933), et en elle une sorte de retraite de l'esprit et de l'intériorité (p. 53). Selon George, seul l'art est capable de saisir la vie de l'intérieur et de dépasser la sclérose scientifique (p. 102). Cette expérience de la poésie, qui éveille et transforme, ouvre ainsi au jeune Gadamer un monde au-delà de la logique scientifique. Durant les années déterminantes de sa formation à Marbourg (notamment 1923-29), le jeune Gadamer fut constamment confronté à des personnalités fortes et à de grands penseurs, tels Paul Natorp, Nicolaï Hartmann, Martin Heidegger, Rudolf Bultmann et Paul Friedländer, qui pour la plupart traversaient alors la phase la plus intense et la plus productive de leur carrière. Comme on le sait, l'individualité la plus marquante pour le jeune Gadamer est Heidegger (1889-1976)<sup>6</sup>. Grondin souligne en outre l'importance, peu connue, du père de Gadamer, Johannes Gadamer. Professeur de chimie et spécialiste réputé à l'université de Marbourg, il incarne le positivisme encore confiant pour qui les sciences naturelles sont la seule forme de savoir authentique. Père sévère et autoritaire, quoique bien intentionné, il aura tenté de diverses manières d'intéresser son fils aux sciences naturelles, mais sans succès. « Toute sa vie il fut insatisfait de moi » (p. 32), avoue le philosophe. Grondin voit en ce conflit, intériorisé, une motivation majeure des agissements du jeune Gadamer. Il souhaitera toujours prouver à son père « ce qu'il peut » (p. 31) et « qu'il n'est pas un fils perdu » (p. 151). En 1928, après la mort de ce dernier et le départ de Heidegger pour Fribourg, Gadamer devint doublement « orphelin ». Mais la pression paternelle — des deux « pères » — perdurera (p. 153)<sup>7</sup>. Dans l'ensemble, cette formation auprès de fortes personnalités aura appris à Gadamer à cultiver une certaine modestie, vertu qui deviendra l'une des sources de sa position philosophique. « Si le cœur de l'herméneutique consiste à

6. Pour la période universitaire avant la rencontre de Heidegger, à Breslau et à Marbourg (1918-1923), en plus des pages qui sont réservées dans la biographie (p. 61-107), voir J. Grondin, « Gadamer vor Heidegger », dans *Internationale Zeitschrift für Philosophie* (1996), 197-206.

7. Pour une analyse des deux « pères » parallèle et plus systématique, voir J. Grondin, « Die Weisheit des rechten Wortes. Ein Porträt Hans-Georg Gadamer », dans *Information Philosophie* 5 (1994), 28-33.

reconnaître que l'autre peut avoir raison, comme Gadamer le formula plus tard, alors ce principe systématique, ce non-savoir socratique, est également ancré dans l'expérience de sa vie » (p. 158).

La fascination que Heidegger exerça sur son auditoire de Marbourg est légendaire. Gadamer s'y abandonne d'abord tout entier. Il devra ensuite se battre contre cette influence. Une remarque candide de Gadamer donne la mesure du difficile rapport avec le maître : « L'écriture représenta pour moi et pendant longtemps un véritable tourment. J'avais toujours la damnée sensation que Heidegger regardait au-dessus de mon épaule » (p. 152, 300)<sup>8</sup>. Gadamer décrit sa première rencontre avec la pensée de Heidegger, qui consiste en une lecture de *Interprétations phénoménologiques d'Aristote* (communément appelé le « Natorp-Bericht », 1922)<sup>9</sup>, comme « un choc électrique », qu'il comparera à son premier contact avec la poésie de Stefan George (p. 57). Avec érudition, intensité et audace, ce texte de Heidegger ressuscite les questions des Grecs et développe une nouvelle interprétation d'Aristote qui prend le contre-pied de celle présentée par le thomisme et le néo-kantisme. Le séminaire le plus marquant pour Gadamer, en rétrospective, est celui de 1923 sur le Livre VI de l'*Éthique à Nicomaque*, qui porte sur le savoir pratique (*phronesis*) et qui préfigure en quelque sorte sa propre herméneutique comme philosophie pratique.

Le très exigeant Heidegger, quant à lui, se montre de plus en plus déçu du travail de son étudiant, devenu entre-temps son assistant. Il lui adresse une lettre très sévère dont Grondin nous cite cette phrase : « Si vous ne devenez pas plus dur envers vous-même, il n'advient rien de vous » (7 mars 1925 p. 138). Gadamer est bouleversé. Il décide alors de modifier son programme d'études et de se tourner vers la philologie classique afin de se donner une base plus solide et d'acquiescer ainsi son indépendance vis-à-vis de son maître. C'est alors qu'il commence à travailler sérieusement, avec acharnement (p. 131). Il fera donc ses études classiques de 1924 à 1927 auprès de Paul Friedländer, spécialiste de Platon et proche, lui aussi, du cercle de George. Cette alliance étroite entre philosophie et philologie lui permettra de réaliser, à sa manière, le projet de la « destruction » des concepts fondamentaux issus des Grecs. Le sujet de sa *Habilitationsschrift*, le *Philèbe* de Platon (1928), sera en continuité avec celui de sa dissertation dirigée par Natorp (1922). Contrairement à ses amis de Marbourg, Gerhard Krüger et Karl Löwith, qui ont affirmé très tôt leur indépendance par rapport à Heidegger, Gadamer aura besoin de plusieurs décennies pour gagner la sienne (p. 149). Dans cette confrontation joueront un rôle

décisif la défense des sciences humaines et de la tradition humaniste (qui se substitue à la question de l'être et à la critique de la métaphysique) de même que la reprise de certains thèmes du second Heidegger (l'art, l'histoire et le langage) dans l'optique d'une herméneutique de la finitude, reprise dont les enjeux principaux sont les implications éthiques de la pensée et une nouvelle interprétation de Platon comme socratique<sup>10</sup>. Gadamer n'exposera explicitement ses différends avec Heidegger qu'après la mort de ce dernier.

Quant à la politique, Gadamer est d'orientation foncièrement libérale, comme d'ailleurs son entourage, qui comprend de nombreux amis juifs. Il ne peut prendre au sérieux ni le parti national-socialiste, ni son chef « grotesque » (p. 148, 168). Dans un monde où la politique n'est plus digne de foi, seules peuvent compter la philosophie et la poésie (p. 169). Comme la grande majorité des universitaires de son époque, y compris son père, Gadamer adopte une « politique apolitique », détachée de la politique quotidienne (p. 33). Il est à noter que, pour des raisons de santé, Gadamer sera exempté de tout service militaire, une rareté pour un Allemand de sa génération (p. 52-53).

Comme beaucoup d'autres à Marbourg, Gadamer est épouvanté en 1933 par la décision de Heidegger, alors à Fribourg, de devenir recteur. Heidegger lui envoie la même année son discours du rectorat (*Rektoratsrede*). Gadamer ne répond pas. « À un moment où peut-être il eut été « rentable » de montrer sa solidarité avec son maître, Gadamer ne le fit pas » (p. 179). Par ailleurs, la période 1933-1939 coïncide dans la carrière de Gadamer avec la longue quête d'un poste universitaire régulier. Vu une incertitude professionnelle et financière, Gadamer se verra contraint de se plier à plus d'une humiliation politique. À partir de 1933 il profitera des nouvelles conditions politiques et sa carrière connaîtra un certain « essor », en comparaison du moins des années de misère et de piétinement du *Privatdozent* qu'il était depuis 1929 (p. 186). La suspension de deux professeurs crée successivement deux postes de remplaçant pour lesquels il sera choisi : les postes de Richard Kroner à Kiel (semestre d'hiver 1934/35) et celui de Erich Frank (semestre d'été 1936), l'un et l'autre de ses amis (p. 186). Père de famille, Gadamer n'a guère le choix : il doit demeurer en Allemagne et accepter ces postes (p. 189). Après le 30 juin 1934, une fin prochaine du régime de terreur hitlérien

8. H.-G. Gadamer, *La philosophie herméneutique*, trad. J. Grondin (Paris, 1996), p. 29 (GW 2, p. 491).

9. Ce texte, *Phänomenologische Interpretationen zu Aristoteles*, que l'on avait longtemps cru perdu, fut retrouvé en 1989 et aussitôt publié dans *Dilthey-Jahrbuch* 6 (1989), 237-269 ; en traduction française : Martin Heidegger, *Interprétations phénoménologiques d'Aristote*, Préface de H.-G. Gadamer et Postface de H.-U. Lessing, trad. J.F. Courtine, (Paris, 1992).

10. Voir à ce sujet quelques titres récents : B. R. Wachterhauser, *Beyond Being: Gadamer's Post-Platonic Hermeneutic Ontology* (Evanston, 1999) ; F. Renaud, *Die Resokratisierung Platons. Die platonische Hermeneutik Hans-Georg Gadamer's* (Sankt Augustin, 1999) ; pour un résumé partiel de la dernière étude : *idem*, « Gadamer, lecteur de Platon » dans *Études phénoménologiques* 26 (1997), 33-57 ; D. Di Cesare, « Zwischen Onoma und Logos : Platon, Gadamer und die dialektische Bewegung der Sprache », dans G. Figal, J. Grondin et D. Schmidt dir., *Hermeneutische Wege. Hans-Georg Gadamer zum Hundertsten* (Tübingen, 2000) 106-128, F. J. Ambrosio, « The Figure of Socrates in Gadamer's Philosophical Hermeneutics », dans L. E. Hahn (dir.), *The Philosophy of Hans-Georg Gadamer* [The Library of Living Philosophers, vol. XXIV] (Chicago/La Salle, 1997), 259-273 ; R. J. Dostal, « Gadamer's Continuous Challenge : Heidegger's Plato Interpretation », *Ibid.*, 289-307.

devient visiblement impossible et Gadamer ne pourra dès lors espérer que sauver sa carrière (p. 201-203).

Selon Grondin, le seul document vraiment compromettant pour Gadamer est la signature de la confession des « professeurs des universités allemandes à Adolf Hitler et à l'État nationaliste » de novembre 1933 (p. 183). Grondin insiste sur les circonstances entourant cette signature et souligne que le refus de signer aurait d'une part probablement entraîné son émigration et d'autre part révélé un manque patent de solidarité pour le bien général du pays, qui se sent alors en proie à la menace communiste. « Soit on était un nazi convaincu, soit on se taisait » (p. 186). D'abord l'incertitude politique et ensuite la précarité de sa situation financière semblent dicter à Gadamer la prudence la plus circonspecte. Grondin compare les « attitudes politiques opposées » de Heidegger et de Gadamer en 1933 et estime celle de Gadamer « politiquement plus intelligente », sans être « compromettante et dans cette mesure plus vigilante » (p. 195).

En 1934 apparaît l'une des rares publications de Gadamer de la période 1933-1945 : *Platon et les poètes (Plato und die Dichter)*, une interprétation du rôle de la poésie dans la *République* de Platon<sup>11</sup>. Ce texte, portant sur un classique de la philosophie politique, constitue un document important pour connaître le rapport de Gadamer à la politique nazie. Grondin prend ici position vis-à-vis de la sévère critique de T. Orozco.<sup>12</sup> Selon Orozco, le texte de Gadamer trahit une affinité certaine, bien que cachée, avec les tendances anti-démocratiques du national-socialisme, affinités qui seraient issues de la réception de l'Antiquité et de Platon par le cercle de George durant la période nazie. Grondin convient de cette nostalgie de la Cité grecque répandue chez les philologues, notamment ceux inspirés par George. En revanche, il rappelle que les intentions politiques du cercle sont étrangères à Gadamer et que son texte n'en fait nullement mention (p. 101, 189). De plus, l'hypothèse d'un style allusif destiné à camoufler les éléments fascistes de son interprétation est, selon Grondin, intenable : si Gadamer avait été guidé par ces convictions national-socialistes, pourquoi alors ne les aurait-il pas reconnues ouvertement dans ce texte ? En réalité, le texte avance une interprétation non politique de la *République* : la cité à bâtir est une cité en pensée, un « état éducatif ». Cette lecture, pédagogique plutôt que politique, est entièrement indépendante de l'idéologie nazie (p. 192).

Gadamer donnera quelques conférences à l'étranger, en France (mai 1941), en Italie (janvier 1941), en Espagne et au Portugal (mars 1944). Quant à sa conférence sur Herder, présentée à l'Institut allemand à Paris, Grondin admet qu'elle contient un passage qui nous paraît aujourd'hui étranger et

« même choquant » (p. 242). Il y est question du concept allemand de peuple (*Volk*) chez Herder. Gadamer affirme notamment que ce concept témoigne aujourd'hui de « la force (*Kraft*) d'un nouvel ordre politique et social » (p. 241-242). Grondin met cependant en évidence que Gadamer signale d'abord l'intention non politique de ce concept chez Herder (p. 242) et que même Orozco admet le caractère foncièrement apolitique du concept d'« humanité » (*Humanität*) de Herder, dont Gadamer s'inspire, et l'obstacle qu'il devait représenter aux yeux des autorités nazies<sup>13</sup>.

De 1939 à 1947 Gadamer enseigne à l'Université de Leipzig. S'il ne se joint pas à la résistance antinazie, son cercle d'étudiants de Leipzig reconnaît volontiers en lui une « attitude de l'opposition » (p. 254). Gadamer conçoit sa contribution à la « résistance » autrement : maintenir vivante la tradition de la philosophie et, avec elle, la liberté de penser. De sa personnalité, ses collègues, étudiants et supérieurs apprécient le charisme, l'ouverture d'esprit, la chaleur, la tolérance intellectuelle et l'amour de la discussion (p. 256). En 1946 il est nommé recteur à Leipzig, largement en raison de son passé politique sans bavure et de sa réputation de figure conciliante, diplomatique et habile (p. 269). En revanche, Grondin doit constater « avec un certain étonnement » que Gadamer adopte dans tous ses discours publics le vocabulaire socialiste et antifasciste des Russes (p. 270). Le biographe insiste cependant pour dire qu'il ne s'agit en fait que d'« euphémismes tactiques », sans conséquence (p. 175). Ce qui motive cette pratique chez Gadamer, recteur en un temps de tension et de conflit, est la volonté de conciliation, guidée par la modération et la vigilance (p. 276). Son discours du rectorat (*Rektorsrede*) porte sur l'originalité et l'indépendance de la science (*Über die Ursprünglichkeit der Wissenschaft*)<sup>14</sup>. Gadamer y défend les qualités expressément non politiques de la quête du savoir, dont l'objectivité (*Sachlichkeit*) et la modestie. Grondin rapproche ici à nouveau pensée et « caractère » chez Gadamer : « l'attitude non politique de la science et de la philosophie convenait très bien à la nature (*Wesen*) de Gadamer » (p. 256).

Après Francfort (1947-1949) suit la fructueuse période à Heidelberg. La première décennie correspond à la longue rédaction de *Vérité et méthode* (1960)<sup>15</sup>. Grondin fait alors remarquer que, du point de vue biographique, la vie de Gadamer commence à être moins mouvementée. À partir des années cinquante, il mène la vie normale d'un professeur d'université dans une société ouverte et bientôt prospère et peut ainsi enfin s'adonner plus librement à la recherche (p. 314). En somme, « sa biographie perd en importance précisément au moment où sa philosophie commence à prendre forme » (p. 315). D'où le traitement succinct de la seconde moitié de sa vie (p. 293-372). De

11. Cf. GW 6, 187-211.

12. T. Orozco, « Die Kunst der Anspielung. Hans-Georg Gadamer's philosophische Intervention im NS », dans *Das Argument* 37 (1995), 311-324 ; *idem*, *Platonische Gewalt. Gadamer's politische Hermeneutik der NS-Zeit* (Hambourg, 1995).

13. Orozco, *Platonische Gewalt*, p.128 sqq.

14. Cf. GW 10, 287-294.

15. Sur la rédaction de l'oeuvre maîtresse, voir également J. Grondin, « Zur Komposition von *Wahrheit und Methode* », dans *idem*, *Der Sinn für Hermeneutik* (Darmstadt, 1994), 1-23.

1939 à 1959, presque toutes les publications de Gadamer ont pour thème central la conscience historique. Il reprend intensément l'étude de Hegel et de sa conception de l'historicité, qui l'amène à corriger et radicaliser celle de Dilthey (p. 236-37). Le chapitre portant sur *Vérité et méthode* (p. 320-337) expose la motivation profonde et la thèse de l'herméneutique philosophique : il ne s'agit pas d'une critique ou d'un rejet de la science moderne, mais de sa déification, de son monopole. La philosophie est d'abord et avant tout un correctif des excès du scientisme. La fascination pour la science moderne est cause de l'oubli de la finitude humaine, dont il importe de comprendre les racines et les ressources (p. 324). Les nombreux débats, notamment ceux avec E. Betti, E.D. Hirsch et surtout J. Habermas et J. Derrida contribuent à la clarification et à l'enrichissement de la position herméneutique.

Cette biographie offre une précieuse contribution à la reconstruction de l'histoire intellectuelle allemande au XX<sup>e</sup> siècle. Elle éclaire de diverses manières la constellation des rapports personnels et institutionnels de la première moitié du siècle et par là les conditions et les enjeux de la formation du jeune Gadamer. Grondin jette en outre une lumière nouvelle sur l'importance de la poésie et du cercle de George ainsi que sur le difficile rapport au père et à Heidegger. Le recours fréquent à la correspondance et aux documents d'archive inédits est particulièrement révélateur. Alors que le livre de H. Ott, par exemple, présente avant tout un portrait de l'homme Heidegger, Grondin pour sa part reconstruit les rapports académiques et sociaux qui permettent de mieux comprendre le comportement de Gadamer durant la période nazie. Il est à espérer que cet ouvrage, d'une vaste érudition, stimulera d'autres études plus spécialisées, portant par exemple sur les années vingt à Marbourg et la constellation des étudiants de Heidegger d'alors, comme Karl Löwith et Gerhard Krüger, mais aussi Jacob Klein, Hannah Arendt et Hans Jonas, qui ne sont guère présents dans cette biographie. Le lecteur aurait peut-être aussi souhaité apprendre davantage sur les rapports entre Gadamer et Theodor W. Adorno, Herbert Marcuse, Leo Strauss ou Eric Voegelin. Mais ces rapports remontent surtout à la période d'après-guerre et débordent donc la période privilégiée par le biographe. Au lieu de signaler des lacunes mineures, que pourraient déplorer les lecteurs selon leurs intérêts personnels, il me semble plus fructueux d'interroger cet ouvrage à la lumière de sa propre motivation, de son propre questionnement. Que cherche-t-il à accomplir ? En quoi consiste son objet, son unité ? La biographie est animée par deux questions principales, comme nous l'avons vu : l'une concerne le rapport entre la philosophie de Gadamer et son siècle ; l'autre son comportement durant la période nazie et la relation de ce comportement avec sa philosophie ou son caractère. Grondin décrit en détail le comportement de Gadamer sous le régime nazi et répond en cela abondamment à la première moitié de seconde question. Nous remarquons par ailleurs un certain flottement, dans la formulation même de la seconde question, celle du rapport entre la *philosophie* et le *caractère* de Gadamer. Comme nous le verrons, la philosophie semble

inséparable du caractère et pourrait en quelque sorte jeter un pont entre les deux questions posées. Le rapport entre les deux questions s'avère néanmoins problématique.

## 2. Rapport entre la philosophie de Gadamer et son siècle

Nous avons déjà cité la déclaration de Grondin selon laquelle la biographie de Gadamer « perd en importance précisément au moment où sa philosophie commence à prendre forme » (p. 315). Cette remarque peut surprendre. Ce jugement est directement liée à la décision, annoncée dès la préface, de donner préséance à la période nazie. Certes, l'accent mis sur la première moitié du siècle se justifie en partie par la densité de l'histoire politique de cette période et par les incontournables activités politiques de Heidegger, dont Gadamer est l'un des plus célèbres disciples. Mais, dans cette optique, le rapport entre la philosophie et le siècle peut-il demeurer l'une des questions principales de la biographie, tel qu'annoncé ? Grondin aurait pu opter par exemple pour la thèse que les écrits de jeunesse contiennent déjà les grandes tendances, voire les grandes lignes de l'herméneutique qui ne trouveront cependant leur pleine exposition que trois décennies plus tard dans *Vérité et méthode*. Quelques remarques allusives semblent suggérer cette option de continuité. Mais dans l'ensemble, le biographe insiste plutôt sur une autre continuité, celle entre le comportement (prudent et flexible) de Gadamer et la pensée herméneutique encore à venir, et non pas sur une continuité entre la pensée naissante du jeune Gadamer et sa pensée de la maturité. De plus, Grondin tente d'expliquer la lenteur de Gadamer, comparativement à Löwith et Krüger, à acquérir son indépendance par rapport à son maître et à publier le résultat de ses propres réflexions. Puisque le Gadamer de cette biographie est avant tout le Gadamer d'avant *Vérité et méthode*, la première question générale, celle du rapport entre le siècle et sa philosophie semble donc perdre de sa pertinence. Mais en réalité, comme nous le verrons, la pertinence de cette question dépend en partie de la seconde, plus précisément de son ambiguïté. Ainsi l'évidente difficulté inhérente à la première question se laisse en un sens surmonter par la seconde : le « caractère » de Gadamer contient déjà *in actu*, en pratique, la théorie future.

## 3. Rapport entre le comportement politique et la philosophie ou le « caractère »

Pourtant un problème survient. Grondin doit supposer une certaine continuité entre l'oeuvre et la personne (p. 7). Mais il ne parle guère de manière thématique du « caractère » de Gadamer. Il exprime même des réserves quant à la possibilité d'une telle description, voire à une telle chose. Il parle dans la préface de « quelque chose comme le caractère » (p. x), et se demande même si le lien entre le comportement politique de Gadamer et sa propre philosophie ou son caractè-

tère est possible à établir (« si une telle chose se laisse démontrer ») (p. 7). L'approche adoptée par le biographe semble ainsi confrontée à deux difficultés : l'une reliée à son propre questionnement, l'autre à la position philosophique de Gadamer. Par son effort d'analyser l'auteur et surtout la personne à lumière de son époque, cette biographie se rapproche de la conception diltheyenne de l'historiographie. Or, cette conception est rejetée par la théorie herméneutique de Gadamer en raison de son subjectivisme et de son historicisme. Le projet d'une biographie sur Gadamer semblerait donc en tension, voire en contradiction, avec l'esprit antisubjectiviste de la position herméneutique. La biographie comme genre n'est-elle pas une entreprise purement historique, étrangère à la tâche philosophique proprement dite ? Dans sa préface, Grondin anticipe cette double objection. Il répond à la seconde objection, qu'il estime la plus importante, comme suit. Il cite d'abord un texte de Gadamer concernant un type de biographie que celui-ci approuve. Selon Gadamer, contrairement aux biographies spécialisées, le type de biographie inspiré par le cercle de George, celle des grandes figures (*Gestaltbiographie*) n'a pas pour objet le hasard (*die Zufälligkeit*) des conditions biographico-historiques dans lesquelles une personne et une œuvre se sont formées, mais l'essentiel (*das Wesenhafte*) de ces grandes figures, l'essentiel résidant uniquement dans les forces créatrices et intellectuelles (p. 9).<sup>16</sup> Or Grondin doute, et avec raison, que « l'essentiel » d'une personne puisse nous être accessible sans sa réciproque, la contingence : aussi légitime que soit la critique gadamerienne de la biographie historiciste, ce genre de biographie des grandes figures risque de devenir une simple idéalisation sans assise dans la réalité historique. C'est pourquoi la reconstruction historique des conditions et des sources d'une philosophie est nécessaire à la compréhension de celle-ci (p. 9). L'enracinement historique recèle, ajoute-il, les questions auxquelles toute philosophie est une réponse (p. 10). En ce sens, la biographie de Grondin tente de révéler en quoi la première moitié de ce siècle contient la question à laquelle la philosophie herméneutique se veut une réponse. Telle semble être la motivation profonde de cette biographie. Cependant, cette question à laquelle la philosophie herméneutique serait la réponse n'est jamais clairement identifiée ou formulée. On pourrait peut-être arguer qu'une question est d'autant plus profonde et fertile qu'elle échappe à la pleine clarté pour demeurer largement latente (parce que vécue) et que sa gestation peut éventuellement mener à la formulation d'une réponse. Ce serait le cas par exemple de la critique du scientisme issue de l'expérience de la Première Guerre mondiale et du rappel des limites du savoir et de la conscience par l'herméneutique de *Vérité et méthode*. Dans ce cas, le rapport entre cette expérience d'incertitude du début du siècle et la philosophie ultérieure de Gadamer s'établirait de manière rétrospective. La première question s'en trouverait ainsi en partie éclaircie et fondée. Quant à la seconde, s'agissant de la politique, il est nécessaire de revenir à la question du « caractère » de Gadamer.

16. « Die phänomenologische Bewegung » [1963], GW 3, p. 105.

Rappelons d'abord que cette biographie paraît du vivant de Gadamer. On peut se demander quelles incidences cette circonstance a pu avoir sur la composition de l'ensemble de l'ouvrage. Le respect dû à la personne entraîne presque inévitablement l'exclusion de documents ou une certaine présentation de ceux-ci. Une biographie, même intellectuelle, écrite du vivant de l'auteur ne peut donc être complète. À cet égard le chapitre sur le père de Gadamer étonne quelque peu, et son inclusion est certainement une marque de courage, voire de hardiesse. Citons à ce propos un bref extrait d'un entretien de septembre 1999 où Gadamer porte un jugement global sur cette biographie (qui lui fut offerte d'ailleurs comme présent pour son 99<sup>e</sup> anniversaire, le 11 février 1999) : « Un travail précis et bien documenté, à tous égards, mais plein d'indiscrétions que j'aurais préféré ne pas voir imprimées. Hélas, j'ai moi-même eu l'imprudence de les raconter »<sup>17</sup>. Cette remarque de Gadamer en dit long sur le mérite de l'ouvrage et sa véracité. Cette même remarque rappelle également qu'une part importante de la biographie repose sur l'auto-interprétation rétrospective de Gadamer. La profonde sympathie du biographe pour son personnage constitue certes un des atouts de son analyse en favorisant une compréhension de l'intérieur. En revanche, selon l'avis même de Gadamer, l'autoconscience a tendance à déformer, à simplifier les véritables motifs de nos agissements. Aussi le portrait de Heidegger que trace cette biographie est-il à certains égards plus précis que celui de Gadamer. Cette précision tient certes à la plus grande disponibilité (peut-être aussi à la plus grande abondance) des documents sur Heidegger, mais aussi à la distance du biographe par rapport à lui. Grondin oppose souvent les deux hommes et son portrait de Gadamer se dégage toujours favorablement sur le fond de celui, assez critique, de Heidegger. Grondin parle, il est vrai, des difficultés du destin individuel de Gadamer, mais surtout de ses stratégies conscientes pour les surmonter, sans en analyser en détail ses motifs possiblement inconscients. Dans l'ensemble, Grondin se détourne largement de ce qu'il convient d'appeler la peinture de caractère. Cette peinture semblerait pourtant faire partie intégrante du sujet de la biographie. Cette faiblesse dans l'établissement du rapport entre le « caractère » et la philosophie tient peut-être aussi au fait que la biographie comme genre se prête plus naturellement à des philosophes dont les œuvres elles-mêmes comprennent des éléments autobiographiques manifestes, comme celles de H. Arendt par exemple<sup>18</sup>. Une autre raison, celle-là pour ainsi dire intrinsèque à l'approche adoptée par le biographe, semble expliquer cette perspective.

17. A. Gnoli et F. Volpi, « Hans-Georg Gadamer : Vi racconto questo secolo aggrappato al Titanic », dans *La Repubblica* (2 septembre 1999), p. 36.

18. Cette différence ressort clairement dans la biographie d'Elisabeth Young-Bruehl, *Hannah Arendt : For the Love of the World* (New Haven/Londres, 1982), qui documente en détail, parfois au détriment de l'unité de la biographie, la sphère intime de la philosophe.

Quel est le « sujet » de la biographie ? Le sujet semble être celui de l'herméneutique, autant que la subjectivité ou le « je » de Hans-Georg Gadamer<sup>19</sup>. L'intention avant tout philosophique de l'ouvrage est annoncée d'emblée dans le chapitre d'introduction (intitulé « Mais qu'est-ce que l'herméneutique ? »). L'introduction ouvre sur une citation mise en exergue, tirée de H. Arendt, sur la figure de Socrate : plus qu'une doctrine Socrate serait pour nous une personne. Cette citation établit ainsi, de manière plus suggestive que thématique, une comparaison qui traverse tout l'ouvrage : la figure de Gadamer est comparable à celle de Socrate, le modèle même de la modestie intellectuelle et du dialogue vivant (p. 1). Grondin réfèrera à Gadamer, de manière ponctuelle, comme « un naturel herméneutique » ou comme une personne douée d'un « instinct herméneutique » (p. 145, 160) ; le caractère non politique de la science et de la philosophie correspondrait au caractère ou au naturel même (*Wesen*) de Gadamer (p. 256). Celui-ci, à l'instar de Socrate, semble donc représenter, mieux personnifier une pratique, une façon d'être, beaucoup plus qu'une position à proprement parler. Grondin semble suivre en cela, de manière rétrospective, la conception herméneutique telle que formulée par Gadamer lui-même : « [L]a philosophie « herméneutique » ne se comprend pas comme une position absolue, mais comme un chemin voué à l'expérience<sup>20</sup> ». Gadamer incarnerait ainsi l'esprit même de l'herméneutique et sa vie serait en cela exemplaire. « Exemplaire » aussi dans le sens hégélien : l'incarnation de l'universel dans le particulier. Ainsi l'expérience de l'incertitude et, à sa suite, les vertus de la modestie et de l'ouverture d'esprit — acquises au XX<sup>e</sup> siècle à un prix inouï — se cristalliseraient quelques décennies plus tard dans la théorie herméneutique. Le portrait de Gadamer unirait ainsi facticité et universalité<sup>21</sup>. L'intérêt de sa vie, y compris son comportement politique, serait donc celui de nous éclairer sur la condition, la finitude humaine, et de nous faire découvrir un art de vivre, l'art du dialogue et de la prudence. Telle semble être la thèse, implicite, de la biographie. Mais si c'est le cas, rappelons-le, la biographie adopte, après tout, très largement l'approche de la *Gestaltbiographie*, dont la faiblesse est le manque de facticité historique. Or, cette biographie fait montre en même temps d'un sens très marqué de réalisme, car elle reconnaît notamment, et de manière répétée, la forte tendance au conformisme dont Gadamer lui-même aurait été victime.

19. Sur la problématique correspondante chez Heidegger, voir W. Richardson, « The Subject of Hermeneutics and the Hermeneutics of the Subject », dans D.O. Dahlstrom (dir.), *Hermeneutics and the Tradition* (Washington, 1988), 29-45.

20. Gadamer, « Autoprésentation » [1975], dans *La philosophie herméneutique*, trad. J. Grondin (Paris, 1996), p. 57.

21. Sur la problématique de la représentation (*Darstellung*) chez Gadamer et son rapport à Platon, voir M.-A. Ricard, « La théorie gadamérienne de la mimesis », dans *Laval théologique et philosophique* 53 (1997), 27-41.

La question se pose alors de savoir en quel sens et dans quelle mesure le comportement de Gadamer durant la période nazie est exemplaire. Il ne s'agit pas ici de juger le comportement de Gadamer en tant que tel, mais l'intention du biographe. Comme le rappelle d'ailleurs Gadamer, en réponse au livre très critique de V. Farías : « [I]l n'est bien sûr pas facile pour la nouvelle génération en Allemagne de s'imaginer comment c'était pour nous alors — la vague de conformisme, la pression, l'endoctrinement idéologique, les sanctions imprévisibles, etc. Il peut arriver que l'on nous demande aujourd'hui : pourquoi n'avez-vous pas crié ? On sous-estime alors probablement surtout l'inclination humaine au conformisme, qui trouve toujours de nouveaux moyens vers l'autotromperie<sup>22</sup> ». Voilà en effet des paroles susceptibles de ralentir d'éventuels élans de pharisaïsme.

Le verdict global de Grondin sur Gadamer et la politique n'est guère contestable : celui-ci n'a pas acquis de « mérites politiques » auprès des nazis, comme le reconnaissait déjà son ami juif Karl Löwith<sup>23</sup>. Son comportement de neutralité explique d'ailleurs sa nomination comme recteur à Leipzig sous le régime communiste. Il n'empêche que la motivation apologétique de Grondin s'exprime parfois en éloges. Sa défense consiste avant tout à montrer en quoi l'attitude et le comportement de Gadamer sont invariablement « non politiques ». Pourtant, de ce portrait se dégage à la fin une certaine ambivalence. D'une part, la vie de Gadamer est présentée comme exemplaire par la richesse d'une vie centenaire, par son mérite philosophique (ou son « naturel », son « caractère » socratique) et par son tact diplomatique. En revanche, son comportement politique est souvent qualifié d'« ordinaire », de « normal ». Les diverses stratégies de Gadamer visant à sauver et à promouvoir sa carrière n'auraient « rien d'inhabituel ». Gadamer n'était ni un nazi convaincu ni un combattant dans la résistance politique. Il représenterait donc en quelque sorte la majorité silencieuse parmi les universitaires<sup>24</sup>. La question philosophique se pose cependant de savoir si cette normalité peut ou doit suffire<sup>25</sup>. Grondin ne formule pas explicitement la question concernant le rapport entre la philosophie herméneutique et la politique. Il présente le comportement de Gadamer comme flexible et prudent, capable de maintenir « le dialogue de la polis » (p. 5). Son exemple, comme celui d'autres philosophes qui ont eu le malheur de vivre sous un régime dictatorial, soulève la question de savoir s'il est possible ou souhaitable de maintenir le dialogue de la polis lorsque celle-ci est irrémédiablement corrompue.

22. Gadamer, « Oberflächlichkeit und Unkenntnis. Zur Veröffentlichung von Victor Farías », in *Antwort. Martin Heidegger im Gespräch*, hrsg. von G. Neske u. E. Kettering, Pfullingen, 1988, 152 ; cité par Grondin, p. 182.

23. K. Löwith, *Mein Leben vor und nach 1933. Ein Bericht* (Stuttgart, 1986).

24. Cf. W. Moser, Compte rendu de J. Grondin, *Hans-Georg Gadamer. Eine Biographie*, dans *Referatendienst zur Literaturwissenschaft* 31 (1999) 4, 829-838.

25. Cf. G. Steiner, « But is that enough ? Hans-Georg Gadamer and the «summons to astonishment» », dans *Times Literary Supplement* (12 janvier, 2001), 11-12.

Rappelons enfin, pour conclure, qu'indépendamment du difficile problème que pose le « caractère » dans cette biographie (et dans toute biographie) et celui de son rapport à la politique, cet ouvrage nous livre une vaste fresque, une impressionnante reconstruction du milieu intellectuel allemand de la première moitié du siècle et au-delà, qui dessine un contraste éclairant entre Gadamer et Heidegger comme hommes, et révèle pour la première fois des sources importantes de l'herméneutique comme position philosophique.

## Comptes rendus

Ruwen Ogien, dir., *Le réalisme moral*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, vi + 571 p.

Ce livre sur le réalisme moral, utile et volumineux, se compose de neuf essais — dont trois inédits — ainsi que d'une longue introduction (près de 200 pages) du directeur de publication, Ruwen Ogien. Cet ouvrage constitue une nouvelle et précieuse référence en langue française sur un sujet central en méta-éthique analytique contemporaine, et on doit vivement remercier Ruwen Ogien d'avoir colligé un tel recueil à l'intention du lecteur francophone. Le réalisme moral est depuis plusieurs années une des questions les plus discutées tant par les méta-éthiciens que par tous les philosophes qui, sans être des spécialistes de l'éthique, s'intéressent au réalisme en général. Il existe déjà un recueil de textes en anglais, fort bien connu, qui regroupe plusieurs textes devenus « classiques » dans ce domaine<sup>1</sup>, mais il n'existait pas d'ouvrage de ce genre en français avant la publication du présent volume. En plus d'offrir de bonnes traductions de plusieurs textes importants de langue anglaise, ce livre donne également à quelques philosophes francophones l'occasion de se prononcer sur la question, et d'échanger entre eux. L'introduction d'Ogien et les contributions de Christine Tappolet, de Stélios Virvidakis, et de Fabrice Pataut — toutes écrites en français, spécialement pour ce livre — composent une bonne partie de l'ouvrage.

De fait, l'introduction de Ruwen Ogien, à près de 200 pages, est assez substantielle qu'elle pourrait presque constituer un livre à elle seule. Compte tenu de son intérêt et de sa qualité, cette préface mériterait une ample discussion que le cadre du présent compte rendu ne permet pas, hélas, car elle se distingue par sa clarté et son envergure, par le bon sens qui l'inspire, ainsi que par une abondance d'analyses perspicaces et de suggestions intéressantes. Ces dernières donnent d'ailleurs l'impression que le texte d'Ogien se veut plus qu'une simple introduction au réalisme moral. En effet, pour un texte de ce genre, d'autres auteurs se seraient contentés de présenter, de façon neutre, équitable, voire impartiale, une explication passablement complète des positions et des arguments courants dans la littérature. Or, Ogien expose, effectivement, une grande variété de positions et d'arguments concernant le réalisme moral, et présente ainsi un aperçu à peu près complet des principales avenues du débat. Cependant, ses intentions semblent aller au-delà des limites du simple tour d'horizon.

Il est clair qu'Ogien souhaite présenter son point de vue personnel sur le débat, et esquisser, ne serait-ce que sommairement, le genre de position qu'il voudrait défendre. Toutefois, pour ne s'être pas réservé tout l'espace nécessaire à l'exposé de ses idées personnelles (cela se comprend, car l'introduction est déjà longue) ces dernières ne sont ni développées, ni défendues, comme elles le seraient dans un livre, ou même dans un article. Telles qu'elles sont présentées dans cette introduction, les suggestions et les idées d'Ogien ne paraissent pas toujours convaincantes. Qui plus est, leur exposition est parfois trop abrégée pour être parfaitement claire. Au lieu de laisser ses suggestions, dans l'introduction, sous une forme plutôt embryonnaire, Ogien aurait pu

1 Il s'agit du recueil colligé par Geoffrey Sayre-McCord : *Essays on Moral Realism*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.